

## Entretien avec Pascale Kramer de Nathalie Garbely

*Vous attendiez-vous à recevoir le Grand Prix suisse de littérature 2017 ? Qu'est-ce que cette distinction représente pour vous ?*

Je briguais (et espérais beaucoup) un des sept Prix suisses pour mon dernier livre. J'ignorais qu'il existait un Grand Prix pour l'ensemble de l'œuvre. Ça a été une totale et magnifique surprise, surtout en cette année de grand doute. Contrairement aux espoirs de mon éditeur, la réception de mon dernier roman a été très médiocre. Un auteur qui n'a pas beaucoup d'audience se pose toujours la question de sa légitimité. Ce prix donne soudain une réalité incontestable à ce que j'ai construit jusque-là. J'ai l'impression d'avoir franchi une étape. Je pense que cela va m'apporter une grande sérénité pour la suite.

*Comme souvent dans vos romans, les personnages d'Autopsie d'un père sont pleins d'ambivalence, à la fois attachants et dérangeants. À travers leur histoire se lit également l'« autopsie » d'une certaine France, prise dans de nombreux paradoxes. Aviez-vous envie de mêler un drame familial et un drame sociétal ? Comment est né ce projet d'écriture ?*

Le projet est né au moment où Richard Millet a publié son *Éloge littéraire d'Anders Breivik*, texte qui lui a valu sa mise à l'écart du milieu littéraire. Je l'avais un peu connu, je l'estimais beaucoup comme auteur. Que sa haine de l'époque ait été forte au point qu'il assume ainsi de se saborder m'avait beaucoup troublée. J'ai eu envie d'essayer de comprendre le parcours de ces nouveaux réacs : ces femmes et hommes intelligents, cultivés, souvent de gauche, qui développent et revendiquent soudain des positions d'extrême droite. C'était la première fois que je m'attaquais à un sujet politique. J'ai mis du temps à comprendre qu'il ne fallait tenter de tenir un propos, mais aborder le sujet par le biais de l'intime. Ania, par les yeux de qui on découvre ce père devenu réac, n'est pas politisée. C'est au détour des situations vécues pendant ces quelques jours, entre le suicide et l'enterrement, que l'on devine qui était cet homme et qu'apparaissent les tensions qui s'exacerbent aujourd'hui en France. C'est également la raison pour laquelle le livre ne porte pas de jugement et ne donne pas de réponses définitives.

*Pourquoi avoir fait de Théo, le fils d'Ania, un enfant sourd ?*

Cela fait partie de ces idées qui viennent en cours d'écriture, dont on ne sait pas d'où elles sortent, mais qui paraissent tout de suite évidentes. J'ai surpris un jour, dans un car AirFrance revenant de Roissy, une mère et son petit garçon. Elle pleurait discrètement et, s'en apercevant, le petit avait eu un geste très adulte, très concerné, pour la consoler. C'est le genre de maturité que l'on voit aux enfants uniques élevés par des mères seules. J'avais envie d'un petit garçon comme ça : précocement emphatique, parce que laissé très tôt seul face aux difficultés et à la solitude de sa mère. Le fait qu'il soit sourd l'oblige à la regarder pour la comprendre, et à s'inquiéter dès qu'il ne la voit pas. Cela décuple le côté très fusionnel de la relation.

*Dans vos romans, vous accordez toujours une grande place au drame de l'intime, en dépeignant des rapports de couple, des relations parents-enfants (biologiques ou non). En revanche, vous placez souvent vos personnages dans des milieux différents (géographique, économique, social). Comment passez-vous d'un univers à l'autre ?*

Les lieux s'imposent généralement assez naturellement en fonction du sujet. Mais il y a aussi un plaisir à changer de décor d'un livre à l'autre. Pour des raisons parfois purement esthétiques. Deux de mes romans se situent à Los Angeles sans qu'il y ait une nécessité absolue à ce choix, du moins du point de vue du sujet. J'ai adoré décrire cette ville où j'ai passé beaucoup de temps et qui me fascine.

Je suis très curieuse des gens (je le suis de plus en plus), et ils me le rendent car j'ai toujours été bien accueillie dans des milieux extrêmement différents. C'est ce qui me permet, du moins

je l'espère, d'éviter les jugements ou les clichés sur les catégories sociales que je mets en scène.

*Qu'en est-il de l'écriture, s'est-elle imposée aussi? Que représente-elle pour vous aujourd'hui?*

Je ne me souviens pas du temps où je n'écrivais pas encore. J'ai toujours un roman en préparation ou en cours d'écriture, même si je n'écris pas tous les jours, loin s'en faut, du moins pas des textes personnels. L'écriture d'articles ou de rapports, celle qui me fait vivre, occupe une grande partie de mon temps. Cet équilibre me convient finalement assez bien.

*Qu'est-ce qui vous plaît particulièrement dans la forme du roman? Qu'est-ce qui, à vos yeux, fait sa force?*

Je ne connais que cette forme-là, c'est la seule qui me parle. Je ne lis quasiment pas de poésie, n'en ai jamais écrit. J'ai beaucoup de mal à lire des essais. J'ai besoin qu'on me raconte des histoires, ce sont les histoires singulières qui me rendent le monde intelligible. Je tiens aussi tout particulièrement à la fiction qui donne une liberté plus grande. On ment paradoxalement beaucoup moins dans la fiction parce qu'on n'a personne à ménager.

*Cette vérité du roman passe-t-elle par une forme d'empathie pour vos personnages, même lorsque leur part sombre, que vous ne ménagez pas, est particulièrement grande ?*

J'ai besoin d'aimer mes personnages. C'est un peu moins vrai du père dans *Autopsie*, bien que je lui prête, et lui trouve, une grande séduction. Je ne ménage pas leur part d'ombre, mais je ne les surexpose pas non plus. J'essaie surtout de montrer toutes ces nuances qui se juxtaposent en nous, et aussi les pensées intimes inavouables.

Dans *Un homme ébranlé*, Simone, le personnage principal, se met à pleurer lorsque son mari cancéreux dit vouloir reprendre les traitements. Elle s'est préparée à sa mort et se dit qu'elle ne tiendra pas pendant une longue maladie. C'est ce genre de pensées qui rendent l'humain intéressant. Elles sont impossibles à dire telles qu'elles dans un récit autobiographique. A moins d'être un Hervé Guibert qui s'est révélé comme personne dans ses récits.

*Pour terminer, quelques mots sur votre prochain livre, Chronique d'un lieu en partage, qui paraîtra en février 2017 ?*

C'est un livre qui n'a rien à voir avec mon travail habituel, mais auquel je tiens beaucoup. J'ai résidé plusieurs fois dans un lieu très singulier, L'ancien Carmel de Condom, dans le Gers, qui mélange accueil social (de personnes en grande précarité et de retraités) et touristique, des pèlerins de Saint-Jacques pour l'essentiel. La directrice du lieu m'avait commandé un livre de témoignages des gens qui y vivent ou de ceux qui ont conçu le lieu.

J'ai ensuite « monté » ces témoignages, comme pour un documentaire, afin de raconter cette utopie sociale, de sa naissance à son ancrage dans la durée. Les personnalités sont très diverses et s'expriment très librement, c'est ce qui fait l'intérêt du livre. Rien n'est escamoté des difficultés rencontrées, notamment celle de vivre en communauté avec des personnes esquintées parfois très difficiles. Le projet lui-même est passionnant, j'espère que le livre contribuera à faire naître d'autres lieux de ce genre. Je suis intimement persuadée (et je le pratique) qu'il faut mélanger les milieux sociaux pour arriver à une société plus juste.